Vivre Baudelaire en musique

Eliette Prévot-Tamestit, *Soprano*

Antoine Tamestit, *Alto*

Melina Burlaud, *Piano*

Robert Kopp, *Récitant*

Programme

Léo FERRÉ (1916-1993)
La Musique

Le Voyage

Joseph JONGEN (1873-1953)
Parfum Exotique

Henri DUPARC (1848-1933)
L'invitation au Voyage
La Vie antérieure

L'Amour

Léo FERRÉ (1916-1993)
A une Passante

Franz LISZT (1811-1886)
Romance Oubliée

Claude DEBUSSY (1862-1918)
Le Jet d'Eau

Léo FERRÉ (1916-1993)
La Beauté

Gabriel FAURÉ (1845-1924)
Hymne

Johannes BRAHMS (1883-1897)
Danse Hongroise n°5

~ Entracte~

Richard WAGNER (1813-1883)
transcription de Franz LISZT (1811-1886),
Ouverture de Tannhäuser,
extrait

La Mort

Louis VIERNE (1870-1937)
Réversibilité

Gabriel FAURÉ (1845-1924)
Chant d'Automne
Elégie

Claude DEBUSSY (1862-1918)
La Mort des Amants

Charles MARTIN-LOEFFLER (1861-1935)
La Cloche Fêlée

Baudelaire en musique

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent », dit Baudelaire dans son poème des *Correspondances*. Il aimait à passer d'un tableau à une mélodie et d'une fragrance à un toucher, afin d'explorer tous les recoins de la création. Supportant difficilement les limites de la condition humaine, il faisait communiquer tous les sens entre eux et appelait tous les arts à entrer en résonance. A ses yeux, le meilleur commentaire d'un tableau était donc un poème et la meilleure interprétation d'un poème une composition musicale.

Rarement l'appel d'un artiste à d'autres artistes a été aussi bien entendu. Rarement l'œuvre d'un poète n'a été prolongée par autant de peintres et de musiciens. Les compositeurs sont légion qui se sont sentis sollicités, inspirés, provoqués par *Les Fleurs du Mal.* Aucun recueil poétique, si ce n'est peut-être le *Canzoniere* de Pétrarque, n'a suscité autant d'illustrations musicales. Parmi ces très nombreux artistes, nous en avons choisi une petite dizaine, des lendemains de la mort du poète jusqu'à aujourd'hui.

Le recueil de Baudelaire se présentant comme un itinéraire spirituel, nous les avons donc réunis selon la thématique même des *Fleurs du Mal.* L'ouverture est un hommage à la musique, qui enlève, soulève, transporte, donne le sentiment de l'infini. Car, en proie au spleen, le poète cherche à s'évader par tous les moyens. Ainsi, il répond à *L'Invitation au voyage*, dans l'espoir de s'échapper d'un monde marqué par l'ennui et d'accéder à une existence où tout ne serait qu' « ordre et beauté, luxe, calme et volupté ». *Parfum exotique* le fait rêver à une « île paresseuse », à « des rivages heureux » où l'amour ne serait pas encore marqué par le péché, où « les voluptés calmes » appartiendraient à une *Vie antérieure*.

Mais l'amour qui, par moment semble lui offrir la possibilité de rompre sa solitude, est le plus souvent un leurre, une tentation vaine, une illusion des sens, un malentendu. C'est que la femme, pour Baudelaire, est soit au ciel, soit en enfer, mais jamais sur terre. Elle est la déesse ou la prostituée, Vénus ou Marie, la mère et la soeur ou la tentatrice, l'inspiratrice ou celle qui corrompt. Aucun compositeur ne l'a mieux compris que Wagner, dont l'ouverture de Tannhäuser mêle le chant des pèlerins à celui de la damnation.

N'ayant pas pu vaincre le Spleen par l'appel à l'Idéal, ni échapper à la finitude de l'homme par la fuite dans la réalité du monde extérieur ou l'irréalité des rêves opiacés, Baudelaire se résigne à ne faire retentir qu'une *Cloche fêlée*, à chanter l'automne et les soleil couchants, à implorer la mort même et à terminer son recueil par l'évocation de la douleur qui est au fond de toute existence.

Ouverture

Baudelaire a été l'ami de peintres avant d'être celui des musiciens. Son grand homme est Delacroix. Mais dès le *Salon de 1846*, pour faire sentir la couleur de Delacroix, il la dit « plaintive et profonde comme une mélodie de Weber », un rapprochement qu'il reprend dans le poème *Les Phares*. C'est que tous les arts correspondent entre eux et la musique, comme la peinture et la poésie, est élévation et consolation à la fois. La musique enlève et berce, oscille entre le spleen et l'idéal. Aussi le poème portant ce titre figure-t-il à l'avant-dernière place de la première édition des *Fleurs du Mal*.

Léo Ferré (1916-1993) a plus d'une fois mis Baudelaire en musique, en 1957, au moment du centenaire de *Fleurs du Mal*, puis dix ans plus tard, pour saluer le centenaire de la mort du poète. Un dernier album, *Les Fleurs du Mal (suite et fin)* a paru à titre posthume, en 2008. Il porte à une quarantaine les poèmes qui ont inspiré le compositeur et l'interprète.

La Musique

La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

Spleen et Idéal (1857)

Le Voyage

Ecartelé entre le Spleen et l'Idéal, Baudelaire cherche à s'évader par tous les moyens, le voyage n'en est qu'un parmi d'autres et il est souvent lié à l'amour, voire à la mort. *Parfum exotique* est une rêverie provoquée par le souvenir de Jeanne Duval, la Vénus noire des *Fleurs du Mal*. Elle a été mise en musique par le compositeur belge Joseph Jongen (1873-1953) au début de sa carrière, en 1906 (op. 29), et sous deux formes, pour piano et quatuor à cordes et pour soprano et piano. Auteur de symphonies, de concertos pour violon et violoncelle, d'oeuvres pour orgue, Jongen, émule de Vincent d'Indy, Richard Strauss et Gabriel Fauré est revenu à Baudelaire des années plus tard avec *La Musique*.

Les mélodies d'Henri Duparc (1848-1933) constituent, à côté de sa musique pour piano et de sa musique de chambre un volet très important de sa création. Il a mis en musique non seulement des poèmes de Baudelaire, mais aussi de Sully Prudhomme, Théophile Gautier et Leconte de Lisle. *L'Invitation au voyage* est une œuvre de jeunesse qui date de 1870, *La Vie antérieure*, rêverie sur une vie dans un monde d'innocence païenne, fait partie de ses dernières œuvres (1884). Les deux ont été orchestrées par le compositeur lui-même.

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

Spleen et Idéal (1857)

L'Invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs

Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Spleen et Idéal (1857)

La Vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,

Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

Spleen et Idéal (1857)

L'Amour

L'amour est une autre invitation voyage, une autre tentative d'évasion. Elle est souvent vouée à l'échec ou condamnée à rester un rêve impossible, comme dans cette déclaration adressée *A une passante*, qui évoque le croisement éphémère de deux destinées dans la foule anonyme de la grande ville, celle que traverse le flâneur dans *Le Peintre de la vie moderne*. Flânerie, vagabondage même, Baudelaire voulait les « glorifier » en se référant à Liszt (1811-1886), qu'il avait connu au moment de *Tannhäuser*. Il lui dédiait un des *Petits Poèmes en prose*, « Le Thyrse », le bâton de Bacchus, orné de fleurs et de pampres, « où la ligne courbe et la spirale font leur cour à la ligne droite et dansent autour dans une muette adoration ». *Romance oubliée* illustre parfaitement la dualité du génie à la fois de Baudelaire et de Liszt que pointe le poète : « Le bâton, c'est votre volonté, droite, ferme et inébranlable ; les fleurs, c'est la promenade de votre fantaisie autour de votre volonté. »

Le Jet d'eau, par le balancement harmonieux de son refrain et le ton apaisé, est une exception dans l'œuvre de Baudelaire. Debussy (1862-1918) l'a mis en musique en 1888, avec quatre autres poèmes : *La Mort des amants, Le Balcon, Harmonie du soir* et *Recueillement*. Très marquées par les innovations de Wagner, ces pièces ont été mal accueilles à l'époque. Elles comptent aujourd'hui parmi les prolongements les plus réussis de la poésie baudelairienne.

La Beauté dit l'admiration du poète pour un idéal marmoréen hors d'atteinte, alors que *Hymne*, adressé à Madame Sabatier, la Vénus blanche des Fleurs du Mal, célèbre la femme rédemptrice. Gabriel Fauré (1845-1924), qui appartient à la même génération que Duparc et admire comme lui Saint-Saëns et Wagner, a mis en musique de très nombreux poètes, dont Victor Hugo, Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle et Verlaine. Il a composé d'innombrables mélodies pour Pauline Garcia-Viardot (1821-1910), une de mezzo-sopranos les plus célèbres de l'époque. Trois pièces de Baudelaire figurent dans ses premiers recueils de mélodies (op. 5, 7 et 89, en 1881) : *Chant d'automne, Hymne, La Rançon.*

Dans les *Danses hongroises*, Johannes Brahms (1833-1897) s'inspire de cette musique tzigane que Liszt avait étudié un des premiers dans *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (1859), un livre dont le compositeurs avait offert un exemplaire au poète et auquel ce dernier se réfère plus d'une fois. La cinquième des *Danses hongroises*, en fa dièse mineur, compte parmi les plus célèbres ; s'inspirant du *Souvenir de Bartfai* de Keter Bela, elle offre des contrastes saisissants de tonalités et de rythmes.

A une Passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Tableaux Parisiens (1861)

Le Jet d'eau

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
Reste longtemps, sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase,
Et ne se tait ni nuit ni jour,
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phoebe réjouie

Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élance, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phoebe réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Ô toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins !
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phoebe réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Les Epaves (1866)

Hymne

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en l'immortalité !

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité ?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité !

A la très bonne, à la très belle
Qui fait ma joie et ma santé,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en l'immortalité !

Les Epaves (1866)

La Beauté

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

Spleen et Idéal (1857)

Richard Wagner et Tannhäuser

C'est en 1860 seulement que Baudelaire découvre Wagner. Le compositeur était venu à Paris pour y faire représenter *Tannhäuser* à l'Opéra. Ce fut une cruelle déconvenue. L'œuvre quitta l'affiche après la troisième représentation. Au préalable, Wagner avait donné une série de concerts pour sensibiliser le public à sa musique. Baudelaire y avait sans doute été entraîné par ses amis Gautier et Champfleury. Le lendemain, il adresse une lettre enthousiaste à Wagner : « La première fois que je suis allé aux Italiens pour entendre vos ouvrages, j'étais assez mal disposé, et même je l'avouerai, plein de mauvais préjugé ; mais je suis excusable ; j'ai été si souvent dupe ; J'ai entendu tant de musique de charlatans à grandes prétentions. Par vous, j'ai été vaincu tout de suite. Ce que j'ai éprouvé est indescriptible, et si vous ne daignez pas rire, j'essaierai de vous le traduire. D'abord, il me semblait que je connaissais cette musique, et plus tard en y réfléchissant, j'ai compris d'où venait ce mirage ; il me semblait que cette musique était la mienne, et je la reconnaissais comme tout homme reconnaît les choses qu'il est destiné à aimer. »

Cet enthousiasme inspirera à Baudelaire une grande étude sur *Tannhäuser*. Il retrouve dans l'opéra de Wagner ses propres préoccupations et notamment sa propre vison de l'homme, ainsi exprimée dans Mon cœur mis à nus : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. » Dès l'ouverture de *Tannhäuser*, ces deux postulations sont représentées par les deux motifs antagonistes et entrecroisés qui parcourent tout l'opéra : le chant des pèlerins et les séductions du *Venusberg*.

La Mort

Au bout de l'itinéraire de Baudelaire, comme de chacun d'entre nous, c'est la mort qui attend inéluctablement toute créature. A beaucoup d'égards, *Les Fleurs du Mal* ressemblent à ces vanités baroques qui rappellent à l'homme son inéluctable destin. L'espoir d'une *Réversibilité* s'est évanoui. Après *Chant d'automne*, c'est *La Mort des amants*, suivie dans la section finale du recueil par *La Mort des pauvres* et *La Mort des artistes* qui conduit le lecteur vers le grand poème Le Voyage : « O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !/ Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons ! »

Louis Vierne (1870-1937), à côté de son importante œuvre pour orgue – il a été titulaire des grandes orgues de Notre-Dame de Paris de 1900 à sa mort – a laissé de nombreuses pièces pour piano, des quatuors et de quintettes, quelques œuvres orchestrales et, surtout, un grand nombre de mélodies inspirées de Victor Hugo, de Gautier, de Leconte de Lisle, de Catulle Mendès, de Verlaine et de Baudelaire. Ses *Cinq Poèmes de Baudelaire* ont été composés en 1919. Ils comportent *Recueillement, Réversibilité, Le Flambeau vivant, La Cloche fêlée, Les Hiboux* et ont été crées par Madeleine Richepin, accompagnée par le compositeur.

Parmi les poèmes qui ont sollicité le plus souvent les compositeurs figurent *L'Invitation au voyage* et *Recueillement.* C'est qu'ils expriment à la perfection l'ardente aspiration de Baudelaire vers un ailleurs et la douloureuse certitude de ne pouvoir l'atteindre.

Réversibilité

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides !
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

Spleen et Idéal (1857)

Chant d'automne

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

II me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? - C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend - elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

Spleen et Idéal (1857)

La Mort des Amants

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Ecloses pour nous sous des cieux plus beaux.
Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entrouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

La Mort (1857)

La Cloche fêlée

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume,

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Spleen et Idéal (1857)

Eliette Prévot-Tamestit (Soprano)

C'est à l'âge de 9 ans qu'Eliette Prévot-Tamestit débute le chant au sein de la Maîtrise de Radio France à Paris. C'est l'occasion pour elle de se produire sous la direction des plus grands chefs et orchestres et d'enregistrer en soliste *La Légende de St Nicolas* de Ropartz sous la direction de Michel Piquemal et la bande-son de *Tous les Matins du Monde* avec Jordi Savall.

Elle poursuit ses études vocales à la *Guildhall School of Music* de Londres grâce à une bourse de la Fondation Singer-Polignac et obtient son Bachelor of Music ainsi qu'un Masters en Musique Baroque avec distinction. Eliette Prévot participe alors à des productions lyriques: *Le Roi David* d'Arthur Honegger, le *Psaume 42* « Wie der Hirsch schreit » de Mendelssoh, le *Requiem* et la *Messe en Ut* de Mozart ainsi que la *Cantate BWV 57* « Selig ist der Mann » de J.S. Bach aux côtés de la violoniste Rachel Podger, ainsi qu'un programme Vivaldi dirigé Rinaldo Alessandrini au Festival d'Uzès. Sur scène elle chante le rôle d'Amour dans *Orphée et Eurydice* de Gluck au Théâtre des Louvrais dans une mise en scène de Brigitte Massin, Gretel dans *Hansel and Gretel* de Humperdinck. Elle participe à une production de *Peter Grimes* de Britten dirigée par Sir Simon Rattle au Festspielhaus de Salzburg, ainsi qu'à des productions à l'Opéra Comique mises en scène par Denis Podalydès.

Elle se perfectionne enfin auprès d'Udo Reinemann en participant à des Master Classes Internationales consacrées au Lied et à la Mélodie. Ce répertoire qu'elle affectionne particulièrement l'amène à se produire en récital au Festival de l'Ile d'Yeu, des Chants de la Dore, des Heures Romantiques, au Schloss Elmau, ainsi qu'au Festival Musique à l'Empéri et les Rencontres Musicales en Artois avec des partenaires tels que Markus Hadulla, Paul Meyer, Jonathan Gilad, Mélina Burlaud ou encore Cédric Tiberghien.

Son intérêt pour la musique contemporaine l'amène à participer à la création de Babillardes, de Clovis Labarrière sur des textes Wilfred Owen, à la Maison des Théâtres d'Amiens. Elle est également dédicataire de deux oeuvres pour Soprano et Alto, composées par Betsy Jolas et Gérard Tamestit, et créées en 2009 avec l'altiste Antoine Tamestit.

La musique polyphonique lui tenant à coeur depuis son enfance, elle aime chanter avec des Ensembles Vocaux tels qu'Arsys Bourgogne, Akâdemia ou encore Les Eléments.

Melina Burlaud (Pianiste)

Née en 1977 et d'origine franco-allemande, Mélina Burlaud a commencé ses études musicales au Conservatoire de Pau, où elle obtint les médailles d'or de piano et d'orgue dans la classe de Jesus Martin-Moro. Puis elle s'est perfectionnée au Conservatoire de Toulouse où elle reçut en 1999 les premier Prix de piano (dans la classe de Daniel Beau), de musique de chambre et d'orgue (dans la classe de Michel Bouvard et de Willem Jansen). Parallèlement elle a obtenu une Licence de Russe et un DEA d'Allemand à l'Université de Toulouse.

Lauréate d'une bourse du DAAD, elle part en 2001 poursuivre ses études musicales au Conservatoire « Hanns Eisler » de Berlin, Elle obtient en 2004 le diplôme de musique de chambre du Conservatoire Supérieur de Berlin, puis en 2006 le diplôme de piano (interprétation et pédagogie). Elle suit alors un cycle de perfectionnement en accompagnement de chanteur dans l'interprétation du Lied au Conservatoire Supérieur de Vienne (Autriche). Elle a également obtenu en 2011 au CNSMD de Paris, le C.A de Directeur de Conservatoire.

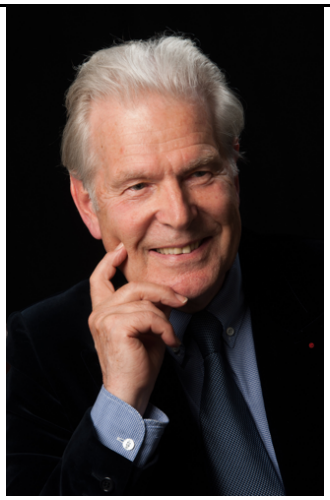
Mélina Burlaud a été lauréate de plusieurs bourses prestigieuses : « Lavoisier » du Ministère française des Affaires étrangères, Studienstiftung des deutschen Volkes, Conseil Général des Pyrénées Atlantiques, Fondation Yehudi Menuhin.

Au cours de nombreuses académies internationales elle a travaillé avec de célèbres artistes : Jean Boyer, Thierry Huillet, Simone Perrier, Denis Pascal, Hans Leygraf, Dalton Baldwin. Elle a été disciple durant 4 ans de la célèbre pianiste Brigitte Engerer.

Depuis 2005 elle enseigne le piano au Conservatoire de Pau, tout en poursuivant sa carrière artistique de pianiste et d'organiste. Elle s'est produite en soliste avec l'orchestre de l'OSSO et l'Orchestre de Pau (OPPB). Sa carrière de concertiste l'a mené en Allemagne, Espagne, Italie, et en Chine. Spécialiste de l'accompagnement du chant, elle a donné de nombreux récitals de Lied et de mélodie à Berlin, Munich, Vienne, Rome ainsi qu'en France. Depuis 2016 elle se produit régulièrement aux côtés de la Soprano Eliette Prévot-Tamestit.

Mélina Burlaud s'est produite lors de festivals célèbres : « Musique en Côte basque », « Festiorgues », « Les nuits de Lauzerte », « Originaltöne » de Berlin.

Robert Kopp (Récitant)



Professeur de littérature française à l'université de Bâle, doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (1983-1985), professeur associé à l'université de Paris IV-Sorbonne (1985-1986), à l'université de Paris X-Nanterre (1987-1989), directeur de recherches associé à l'École pratique des Hautes études (1989-1990), spécialiste de la littérature française des XIXe et XXe siècles, en particulier de Balzac, de Baudelaire, des frères Goncourt, de Huysmans, d'André Gide, de Pierre Jean Jouve, d'André Breton.

Responsable éditorial de la collection "Bouquins" (Robert Laffont) de 1989 à 2006, collabore régulièrement à la revue *Commentaire* (membre du comité), à la *Revue des Deux Mondes* (membre du comité de rédaction), à *L'Histoire*, au *Magazine littéraire*, à la revue suisse d'art et de culture *Artpassions*, membre du comité de rédaction des *Travaux de littérature* (Droz) et Président de la Société d'études françaises de Bâle (site: sef-bale.ch).

Distinctions : Académie française: Grand prix du rayonnement de la langue et de la littérature française (1988); correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques (depuis 2001) ; docteur honoris causa de l'université de Haute-Alsace (2007); Légion d'honneur : chevalier en 1996, officier en 2004; commandeur 2016; chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres (2009). Un volume d'hommage, *Désirs et plaisirs du livre*, lui a été consacré par ses collègues, amis et élèves (Honoré Champion, 2004).

Ouvrages récents : Album André Breton, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 2008 ; *Un siècle de Goncourt*, Gallimard, coll. « Découvertes, 2012 ; *Baudelaire, le soleil noir de la modernité*, Gallimard, coll. « Découvertes, 2004, édition revue 2017.

Film: *Pierre Jean Jouve, le feu de la chair* (avec Olivier Mille), "Un siècle d'écrivains", France3, 1996.

Exposition: *L'Oeil de Baudelaire*, avec Jérôme Farigoule et Charlotte Manzini, catalogue Paris-Musées, 2016 ; *L'Oeil de Huysmans*, avec Estelle Pietrzyk, Musée d'art moderne de Strasbourg, avril 2020.

Antoine Tamestit (Alto)

Célébré pour sa musicalité innée et sa sonorité riche et profonde, Antoine Tamestit est un altiste parmi les plus recherchés. Les plus grands orchestres internationaux l'invitent régulièrement à se produire en concert avec eux comme les London Symphony
Orchestra, l'Orchestre de Paris, l'Orchestre
Symphonique de la Radio de Francfort et ceux de la Radio Bavaroise et Danoise, l'Orchestre Royal de Stockholm, les orchestres phîlharmoniques de Vienne, de Radio France, des Pays-Bas et l'Orchestre Philharmonique Tchèque, l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, celui de la Tonhalle de Zurich. ou encore les orchestres de la BBC.
Passionné de musique de chambre, il a fondé et joue au sein du Trio (a cordes) Zimmermann avec Frank Peter Zimmermann et Christian Poltera et forme également un trio (clarinette, alto et piano) avec Jörg
Widmann et Francesco Piemontesi. Ses partenaires privilégiés sont Cédric Tiberghien, Leonidas Kavakos, Christian Tetzlaff. Emmanuel Pahud, Pierre-Laurent Aimard, Gautier Capugon, Emmanuel Ax, Gidon Kremer, Nicholas Angelich, Martin Fröst ainsi que les quatuors Ebène et Hagen notamment.
Son vaste répertoire s'étend du baroque à la musique d'aujourd'hui. Jörg Widmann a écrit pour lui son Viola Concerto et lui en a confié la création. Antoine Tamestit a également joué Viola, Viola de George Benjamin et créé Remnants of songs d'Olga Neuwirth. En compagnie de Tabea Zimmermann, il a
participé à la création du Concerto pour 2 altos de Bruno Mantovani.
Il co-dirige avec Nobuko Imaï le Viola Space Festival de Tokyo.
Né a Paris, il a étudié avec Jean Sulem, Jese Levine et Tabea Zimmermann. Il est le lauréat de plusieurs nbpremiers prix internationaux parmi lesquels celui des concours William Primrose, Young Concert Artists, ARD de Munich, ainsi que le Crédit Suisse Young Artists.
AntoineTamestit joue sur l'alto Stradivarius "Mahler" de 1672 prêté par la Fondation Habisreutinger.